

RAPPORT DE SOUTENANCE DE THESE DE MADAME LAURA GIRARD
« L'Architecture en brique en Midi toulousain (1910-1947). Les architectes face au
renouveau technique et culturel »

Université de Toulouse 2 Jean Jaurès,
1er juillet 2019

La soutenance commence à 14h30 et se termine à 17h30 à l'Université de Toulouse 2 Jean Jaurès. Le jury est composé de : Madame Françoise Blanc, Maître de conférence à l'Ecole nationale supérieure de Toulouse (co-directrice) ; Monsieur Enrico Chapel, professeur à l'Ecole nationale supérieure de Toulouse (co-directeur) ; Madame Anne-Marie Chatelet, professeure à l'Ecole nationale supérieure de Strasbourg (rapporteur) ; Madame Antonella Mastroilli, professeure à l'Ecole nationale supérieure de Lille (rapporteur) ; Monsieur Nicolas Meynen, Maître de conférence à l'Université de Toulouse 2 Jean Jaurès ; Madame Valérie Nègre, professeure à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Le jury ayant désigné Valérie Nègre comme présidente, celle-ci invite la candidate à présenter son travail, ce qu'elle fait en commençant par rappeler son parcours et l'origine de cette thèse réalisée dans le cadre d'une convention industrielle de formation par la recherche (CIFRE) entre l'université de Toulouse 2 Jean Jaurès et l'agence d'architecture AARP - Rémi Papillault. Laura Girard explique qu'elle a réalisé, en parallèle à son travail de thèse, un inventaire du patrimoine architectural du XX^e siècle de l'ancienne région Midi-Pyrénées pour le compte de la DRAC. La candidate expose ensuite avec clarté comment elle a exploité une partie des données recueillies lors de cette mission, quelles résultats elle en a tiré, puis termine sa présentation en pointant les limites et les extensions possibles de cette recherche. A l'issue de cet exposé synthétique et bien structuré, Valérie Nègre remercie Laura Girard et donne la parole à Enrico Chapel co-directeur de la thèse.

Enrico Chapel félicite d'abord Laura Girard et se réjouit que sa thèse vienne aujourd'hui en soutenance. Il estime que ce n'est pas son rôle d'ajouter de nouvelles questions à celles qu'il a déjà discutées avec Mme Girard, ni non plus d'exprimer de jugement sur ce travail qu'il a dirigé avec beaucoup de plaisir. Il souhaite souligner les quelques éléments qui

lui paraissent particulièrement intéressants dans la thèse et, ensuite, rappeler les particularités de sa réalisation, qui ont marqué le parcours de Mme Girard.

Le premier élément intéressant à souligner est le choix d'aborder une période historique et une aire géographique bien délimitées - le Midi toulousain - au prisme d'un matériau local : la brique. Cette thèse se situe à l'articulation des champs de l'histoire de la construction et de l'histoire de l'architecture, et contribue à leur avancement. Enrico Chapel a tout particulièrement apprécié l'effort de Mme Girard de se positionner dans ce domaine d'études et sa capacité d'évoluer au fil du temps. Au départ, son projet de thèse avait une visée opérationnelle et patrimoniale, pour préparer l'action de sauvegarde. Au fur et à mesure, l'approche de Mme Girard a pris de la distance par rapport aux impératifs de l'intervention architecturale et a évolué vers une histoire où la brique est devenue un prétexte pour éclairer l'épaisseur du projet et de ses acteurs. Mme Girard dénomme cette approche « matérialité épaissie (pp. 66-72) », en s'appuyant notamment sur les travaux d'Antonella Mastroilli, Ghislain His et Clotilde Félix-Fromentin. Si cette posture de Mme Girard a besoin de plus de précisions, elle a déjà le mérite d'avoir été énoncée.

Cette thèse est ensuite un beau morceau d'histoire locale. Le texte dessine un panorama étendu de la production architecturale (logements, équipements, etc.) dans le Midi toulousain, dont la connaissance est encore en partie lacunaire. Autour de la brique, c'est tout un monde qui se dévoile : un monde fait d'architectes, de bâtiments, d'entrepreneurs, de programmes publics ou privés, de techniques de construction et de formes architecturales. Les lecteurs rencontreront dans cette thèse des architectes et des édifices qui n'apparaissent pas dans les histoires officielles de l'architecture du XXe siècle. Orientées par l'idée de la mise en valeur des grandes figures d'architectes, des mouvements d'avant garde et des choix précurseurs, ces histoires officielles ne s'intéressent pas au corpus de bâtiments étudiés par Mme Girard. Enrico Chapel dit avoir eu un véritable plaisir à reconnaître des architectures qui constituent le cadre de sa vie quotidienne à Toulouse, et à pouvoir y associer des noms d'architectes et des modes de construction. Il a tout particulièrement apprécié les quelques analyses de projets « singuliers » que Mme Girard propose comme « révélateurs » de tendances plus générales. Il se réfère, par exemple, à l'étude des HBM de Montauban, construites par l'architecte Marcel Renard, qui permet de rentrer dans un bâtiment finalement peu connu (p. 170), ou encore à l'analyse de l'immeuble Duga à Toulouse, de l'architecte Bernard Darroquy, révélateur selon Mme Girard de la « complexité constructive » qui caractérise la période étudiée (p. 291), ou encore au programme d'équipements porté par la municipalité socialiste autour du maire Etienne Billières à partir de 1925 (p. 211). Ces études

de cas laissent entrevoir, du point de vue d'Enrico Chapel, l'une des suites que pourrait avoir ce travail de thèse.

Un autre élément particulièrement intéressant qui semble ouvrir de belles perspectives, est le parti pris d'associer à la lecture d'un projet d'architecture l'ensemble des acteurs qui y contribuent : l'architecte évidemment, mais aussi l'entreprise avec qui l'architecte travaille et parfois le client commanditaire. C'est selon Enrico Chapel de la bonne méthode et une voie prometteuse qui mérite d'être développée, mais qui a déjà donné des résultats qui n'étaient pas du tout acquis au démarrage de cette recherche. La « carte qui trace les liens entre architectes, commanditaires, entreprises et briquèteries » dans le Midi toulousain (fig. 303) est un résultat important de cette thèse, puisqu'elle visualise une géographie totalement inédite. Elle aurait mérité plus de commentaires et surtout de devenir un véritable outil au service de la démarche de recherche. Par ailleurs, dans l'analyse de ce jeu collectif d'acteurs où les entreprises ont une place importante, Mme Girard montre qu'elle sait mobiliser à la fois des documents d'archives (cahiers de charges, devis, photographies de chantier, etc.) et des relevés in situ des édifices existants. Un exemple réussi de cette analyse croisée est, aux yeux d'Enrico Chapel, l'étude de la piscine et des bains douches à Castres, de l'architecte Georges Benne (1933-37) (p. 270).

Enfin, le dernier élément à signaler est la qualité de l'appareillage graphique conçu et mise en œuvre par Mme Girard pour synthétiser et illustrer les résultats de sa recherche. Les nombreux dessins, cartes et tableaux parsemés dans le texte, les « restitutions graphiques par hypothèse » en plans et coupes, constituent un effort important. Ils ne rendent pas seulement la lecture du texte efficace et plus aisée. Ils sont consubstantiels de la compréhension de l'objet d'étude. Ils témoignent de façon plus générale d'une manière de faire l'histoire de l'architecture propre aux architectes. Enrico Chapel précise que ce dispositif graphique, comme aussi la structure du manuscrit articulé en trois parties - matériau, mise en œuvre du mur et expression architecturale de la paroi - sont totalement du ressort de la candidate. Dans l'accomplissement de sa recherche, Mme Girard a fait preuve d'une grande autonomie et d'une véritable capacité de proposition. En même temps, elle a su se confronter à la communauté scientifique (en particulier à travers les articles qu'elle a soumis à l'évaluation de revues scientifiques à comité de lecture) et a su s'ouvrir à des questions et à des approches qui n'étaient pas aussi claires à ses yeux au démarrage de sa recherche. Enrico Chapel pense, par exemple, à l'importance prise par la question du rapport de la maçonnerie de brique avec le ciment armé (émergée lors du premier comité de thèse) ou encore, dans un autre registre, à

l'ouverture progressive de Mme Girard à l'histoire culturelle qui émerge ici et là dans le manuscrit.

Enrico Chapel n'a aucun doute sur la capacité de Mme Girard à mener plus loin ses recherches. Car avec cette thèse, elle a fait preuve de rigueur méthodologique et de créativité. Elle a su fixer une logique de démonstration et a su la tenir à tous les étages du manuscrit. Elle a surtout démontré ses talents d'historienne, sa passion pour la recherche de documents en archives et sa capacité à faire parler des sources inédites. Cette capacité est d'autant plus louable qu'elle est rare dans le milieu des étudiants des écoles d'architecture.

Enfin, cette thèse montre que Mme Girard a acquis une capacité de réflexion et de retour sur sa propre pensée. Dans les conclusions de la thèse, elle discute ses choix méthodologiques et les conséquences de ces choix sur les résultats de la recherche. Elle repère des lacunes de son travail et énonce des perspectives de recherche pour les combler. Il en va ainsi de l'analyse des briqueteries et des modalités de fabrication de la brique, abordée de façon partielle dans la thèse, ou de l'organisation des chantiers de construction et de la main d'œuvre. À la lecture de ce bilan réflexif, Enrico Chapel a été intéressé par la proposition de Mme Girard de lier, dans l'avenir, l'étude des constructions à l'analyse des trajectoires de vie et professionnelles des architectes qui ont opéré dans le Midi toulousain (leurs formations, leurs statuts, leurs origines géographiques, etc.). Enrico Chapel dit d'avoir été interpellé par cette proposition parce qu'elle l'a replongé à l'époque de ses premiers échanges avec Mme Girard, lorsque cette idée de sélectionner un échantillon d'acteurs émergés lors du recensement du patrimoine du XXe siècle de la région Midi-Pyrénées avait été énoncée. L'idée était de re-contextualiser les architectes et leurs choix constructifs dans l'ensemble du processus de production du cadre bâti, et d'ouvrir le regard à des formes de construction plus ordinaires. Mais la quantité d'informations et de travail déjà réalisé dans la perspective de l'inventaire s'était révélée trop prégnante pour pouvoir réorienter le travail.

Enrico Chapel termine en disant que cette question lui semble d'ailleurs dépasser le cas particulier de cette thèse. C'est probablement le cas de bon nombre de thèses élaborées dans le cadre de conventions convention industrielle de formation par la recherche (CIFRE). Les structures d'accueil des doctorants ont des objectifs et des temporalités qui ne correspondent pas nécessairement avec les objectifs et les temps des études de doctorat. Elles imposent des contraintes et ont un impact certain sur les résultats des recherches. C'est ce qui s'est passé, selon Enrico Chapel, avec la thèse de Mme Girard qui, au-delà de la question de la sélection du corpus relevée par les rapporteurs, s'est imprégnée d'une sorte d'esprit

d'inventaire qui est encore reconnaissable dans l'approche « holistique et élargie (p. 431) » proposée par Mme Girard.

Enfin, Enrico Chapel remercie Mme Girard de l'avoir associé à cette thèse, qu'il a apprécié et qu'il espère voir devenir un livre.

La présidente invite Madame Françoise Blanc, co-directrice de la thèse, maître de conférence à l'Ecole nationale supérieure de Toulouse à prendre la parole. Celle-ci remercie Laura Girard pour ce travail sérieux, méticuleux, constant, au cours du suivi de son élaboration, avec le plaisir de l'accompagner dans cette exploration de l'architecture en brique en Midi toulousain en cette période 1910-1947.

La thèse offre un volume de 606 pages au total composé d'un texte de 440 pages organisé en trois parties, correspondant à trois axes d'étude : le matériau, le parti constructif et l'expression architecturale. Chacune de ces parties est développée en trois chapitres. Une très large introduction de 68 pages présente de manière complète l'objet d'étude (p.16 à 40) précisant sites géographiques et repères temporels et cadrant la question de recherche. Mettant en relief la permanence du matériau, cette introduction présente et argumente l'intérêt de cette période « en creux » dans un entre-deux guerres élargi. L'éclairage industriel et économique complète dans l'étude de la production architecturale en briques, de la période considérée et en Midi toulousain, les arguments constructifs, architecturaux et culturels. L'héritage constructif des architectes des années 1910-1930 est considéré à travers la persistance d'une structure de mur massive, parfois hétérogène, hiérarchique, confrontée au développement de l'industrialisation. Considérant cette époque de coexistence entre traditions artisanales et innovations industrielles, développement culturel et nouvelles manières de bâtir, la question de recherche amène finalement en page 37 à poser trois hypothèses : une sur l'essor de nouveaux matériaux conduisant à un renouvellement de la brique en terre cuite avec de nouveaux rapports entre architectes et fabricants, la deuxième vise le processus de projet se définissant comme lieu d'expérimentation, cette hypothèse conduit à reconsidérer les termes de conception des architectes, enfin la troisième pose l'acte de bâtir comme un fait culturel autant que technique.

Le développement des parties et chapitres de la thèse va donc s'effectuer dans une synergie, où la notion de « matérialité épaissie », définie dans l'introduction s'explique au fil de l'écrit. Cette notion permettra de situer le travail scientifiquement (par rapport à l'histoire constructive - notamment celle de Franz Graf - ou encore de l'histoire des savoirs techniques de Valérie Nègre dans une continuité historique de ses travaux du XVIII^e et XIX^e siècles, ou

encore de se situer par rapport à l'histoire matérielle et immatérielle - notamment l'histoire de l'art de Florence de Mèredieu...) et de procéder, dans un esprit que l'auteure revendique « holistique », à une véritable étude exploratoire, phénoménologique, une thèse d'architecture. C'est ici que l'étude et la composition d'un corpus abondant (80 bâtiments), centrales, matière de la thèse, trouve sens : en effet l'articulation de la matière archivistique imposante combinée à l'observation *in situ* permet non seulement d'élucider nombre d'aspects de cette « matérialité épaissie » mais encore de fonder et vérifier l'étude exploratoire. Si l'on peut questionner le choix de l'auteure quant aux architectures « signées », on doit aussi saluer ici la qualité du travail graphique précis et méticuleux qui accompagne chacune des parties permettant d'interpréter aussi bien les aspects matériels et constructifs qu'architecturaux et la manipulation pertinente de l'ensemble de l'iconographie (précieuses sont les photos de chantier, les extraits d'images d'archives...).

Le travail scientifique est épaulé par l'Inventaire du XX^e siècle au sein du contrat CIFRE, cité de manière explicite dès l'introduction et comme premier cadre d'enquête. Celui-ci aurait pu constituer un piège et fut sujet d'échanges lors de la direction de thèse. Mais il a offert l'opportunité d'un examen archivistique large, pertinent pour l'argumentaire développé dans le travail de doctorat. Celui-ci démontre la pertinence de la réflexion sur le corpus et la connaissance des objets d'étude, particulièrement grâce aux annexes qui permettent de comprendre les données à travers les fiches d'inventaire des bâtiments, les situations des architectes, l'inventaire des briqueteries et des entrepreneurs, la situation des régions inondées du Midi en mars 1930 et les dossiers de reconstruction de Villemur suite à l'inondation.

Revenant sur la question de recherche et les hypothèses qui pointent, dans un cadre temporel en synergie avec une situation géographique et économique, les phénomènes de permanence et de variation, on peut souligner cette dualité. Françoise Blanc note qu'elle fut au cœur des débats dès le début de la direction de thèse, et qu'il s'imposa la nécessité de trouver des articulations autour de la fabrication, de la construction, et de l'expression architecturale. Comment rendre compte à la fois de la multiplicité et du caractère hétérogène des acteurs et des résultats sans caricaturer un débat tradition *vs* modernité ?

Celui-ci n'est pas explicitement abordé en tant que tel et sans doute ne sont pas tout à fait explicitement développées les valeurs qui peuvent en approfondir les significations, mais les hypothèses formulées dans l'introduction ouvrent un chemin dialectique, en creux, en profondeur emprunté tout au long de l'écrit. Françoise Blanc souligne que, lors des échanges de la direction de thèse, notamment par rapport aux filiations, aux différentes thématiques (artisanat/standardisation, économie/exécution, jeu des parties, des acteurs –architectes

entrepreneurs, briquetiers), il est apparu le phénomène de l'hybridation que l'auteure explicite en page 291, en particulier pour comprendre la complexité constructive. Ce phénomène a donc poussé l'auteure à dérouler, à l'intérieur des différents chapitres, cette position véritablement dialectique qui, à travers l'enquête, permet d'envisager la nature des acteurs et des produits et plus précisément de « jouer » : entre les types de briques (massives/creuse) ; autour des moyens et modes de production ; dans la conception, l'expression architecturale par rapport à la structure des murs, des parements, de l'ornement par rapport aux dispositifs constructifs.

Il a ainsi été envisagé dans toutes les parties de considérer les relations, voire les oppositions pour pénétrer les différents registres, entre tradition/innovation, fabrication artisanale/industrialisation-standardisation, construction/esthétique, mode de bâtir/culture, matériel/immatériel...

Françoise Blanc conclue que ce travail d'une grande honnêteté, articulant nombre d'outils savants bien présentés et bien articulés, s'apparente à une histoire constructive par son sujet et ses objets d'étude, mais par sa dimension exploratoire et son caractère phénoménologique, apporte une véritable contribution d'architecte. Au delà de ses limites, notamment par rapport au débat autour de la modernité en France et les questions qu'elle soulève dans l'entre-deux guerres, cette contribution volontairement située au cœur de la discipline architecturale, ouvre des pistes de recherche qualitatives et innovantes.

Madame Anne-Marie Châtelet, professeure d'histoire et de culture architecturales à l'école nationale supérieure d'architecture de Strasbourg, intervient à son tour. Elle revient sur le dessein de la thèse de Laura Girard : interroger les permanences et les évolutions de l'emploi de la brique dans le Midi toulousain durant l'entre-deux-guerres, plus précisément, entre 1910 et 1947. Le choix de ce matériau dans cette région est justifié par une utilisation si récurrente qu'il a été érigé en « élément identitaire de l'architecture toulousaine » (p.16) ; celui de cette période par le fait qu'elle correspond aux années durant laquelle cette dimension identitaire a été valorisée, d'une part, et par la relative méconnaissance que l'on en a encore, de l'autre. La thèse a débuté par un travail d'inventaire de l'architecture du XX^e siècle en Midi-Pyrénées, mené dans le cadre d'un contrat CIFRE conclu avec la Direction régionale des affaires culturelles. Elle repose sur un important travail de dépouillement mené au sein des archives de sept départements, dont celles du Tarn se sont révélées particulièrement riches, et de dix villes, parmi lesquelles dominant celles de Toulouse. Elle est basée sur un corpus initial de 158 édifices, par la suite restreint à 80, choisis parmi les 2343

recensés lors de l'inventaire. La sélection a été réalisée selon deux critères : la présence de la brique en façade et une date de réalisation située entre 1910 et 1947. Autant de lieux de consultation, de quantité d'édifices, bref, de chiffres qui permettent de mesurer l'importance de l'enquête entreprise.

La démarche a donc été d'aller de l'inventaire à la thèse, de l'enquête patrimoniale à la définition d'un sujet. Elle a été difficile à mettre en œuvre et soulève des questions touchant à la fois à la constitution du corpus et à la définition d'une problématique. Si la sélection des édifices qui constituent le corpus est claire et qu'elle a pour avantage d'exploiter les résultats qui avaient été précédemment engrangés lors de l'inventaire de l'architecture du XX^e siècle, elle repose sur un travail basé sur le dépouillement de revues professionnelles qui laisse échapper une part des édifices en briques, en particulier les plus ordinaires, ceux qui sont d'une architecture que l'on dirait vernaculaire. Surtout, elle ne permet pas de situer les édifices retenus dans l'ensemble de la production contemporaine, autrement dit d'évaluer la représentativité de l'échantillon étudié. L'analyse menée par Laura Girard, qu'elle qualifie « d'approche croisée archives / in situ » (p.73), associe avec pertinence une enquête qui documente l'histoire des projets à un diagnostic du bâti fait sur place. Autrement dit, elle vise à faire parler le corpus constitué, les objets choisis. Ce faisant, elle inverse la démarche habituelle qui est de définir un questionnement avant de constituer un corpus visant à y répondre. L'étude qui en résulte repose ainsi sur une riche documentation, suscite des constats intéressants et soulève des interrogations pertinentes, cependant, elle n'est pas articulée en une démonstration.

Le texte est structuré par trois parties d'ampleur comparable, abordant successivement les trois thèmes que Laura Girard a définis pour analyser ce corpus : le matériau, la structure du mur et l'expression architecturale. Leur étude concerne uniquement la façade des édifices qui a été privilégiée comme étant la partie dans laquelle s'exprime avec la plus grande richesse l'usage de la brique. C'est un juste choix qui permet à Laura Girard de cadrer sa réflexion et la conduit à mettre de côté l'étude de la fonction et la distribution des édifices. Il aurait dû être plus explicitement affiché et plus amplement justifié.

L'étude est exposée en un fort volume de 608 pages dont 440 sont dédiées au texte et le reste à une liste des sources, une bibliographie thématique et des annexes. Ces dernières se composent de documents d'inégal intérêt, parmi lesquels on relèvera l'inventaire des bâtiments analysés (une fiche par édifice), une liste des architectes mentionnés comportant quelques éléments biographiques, un inventaire partiel des briqueteries, architectes et entrepreneurs des départements de l'Aveyron, du Lot, du Tarn et du Tarn et Garonne, ainsi

qu'une liste des dossiers de reconstruction de Villemur-sur-Tarn constitués à la suite des inondations de 1930. Des introductions explicitent les objectifs de chacune des trois parties, et même, de chacun des neuf chapitres. L'écriture est claire et témoigne d'une bonne maîtrise du vocabulaire technique, permettant des descriptions précises et fouillées. Cependant des erreurs de syntaxe brouillent parfois la compréhension du texte. L'ensemble est très illustré, comprenant plus de trois cents documents très variés, allant de la photo ancienne d'un chantier à celle actuelle d'une façade prise sur place par Laura Girard elle-même, de dessins de détail trouvés aux archives à ceux d'élévations qu'elle a également réalisés. Les légendes sont détaillées témoignant d'une volonté démonstrative que l'on retrouve également dans les tableaux de synthèse, regroupant les édifices du corpus selon les modes constructifs (p. 275), les types de joints mis en œuvre (p. 322)... Figurent également des dessins de détails de maçonnerie qui occupent plusieurs pages de la partie consacrée aux « combinaisons esthétiques » constituées par les appareils et par les profils de joints (p.323-335). Si ces dessins sont inégalement convaincants, ils valorisent néanmoins le détail comme un élément significatif de l'architecture. Cette idée évoque ce qu'a entrepris dans le domaine de l'histoire de l'art, Daniel Arasse dans les années 1992. Il cherchait à écrire une « histoire rapprochée de la peinture ». En transposant sa réflexion, on pourrait imaginer que soit tentée une « histoire rapprochée de l'architecture » qui s'interrogerait sur la fonction que le détail a joué dans l'architecture et sur le rôle qu'il a tenu dans la création des œuvres comme dans leur réception.

La première partie est consacrée aux produits de terre cuite et à la modernisation de la fabrication des briques. Laura Girard établit que, durant l'entre-deux-guerres, l'emploi de la traditionnelle brique locale, plate et de grand format, dite « brique foraine », a été mis en cause par l'arrivée de la « brique du nord », de fabrication industrialisée, alors diffusée dans toute la France. Elle mène une intéressante enquête sur les briqueteries en activité et sur leurs développements, et démontre que l'on assiste durant ces années à un renouvellement du mode de construction traditionnel. Plusieurs questions surgissent à la lecture du texte : les catalogues de commandes de ces briqueteries étaient-ils disponibles et, le cas échéant, pourquoi ne pas les avoir exploités ? Existe-t-il des archives du syndicat des briqueteries auquel fait allusion Henri Sauvage dans le texte qui est cité (p.134) ? Aurait-il été possible d'exploiter les brevets déposés par cet architecte ou par d'autres à partir de la base de données de l'Institut national de la propriété industrielle (INPI) ?

La seconde partie, basée sur l'analyse d'édifices du corpus, expose le rôle de la brique en façade, selon qu'il soit ou non « architectonique ». Le classement s'appuie ainsi sur cet

adjectif qui, bien que couramment employé aujourd'hui, revêt des acceptions différentes selon les auteurs. Aussi son sens aurait-il dû être défini. Les analyses de Laura Girard montrent la façon dont la brique foraine et la brique du nord sont associées dans des combinaisons souvent hybrides, favorisant l'utilisation du matériau au fini le plus élaboré en façade, tandis que le corps même du mur est constitué du plus ordinaire. La part que prend le béton, dont l'emploi se diffuse alors, est également examinée. Au fil des pages, émergent des questionnements intéressants sur les freins que constituent, entre autres, l'inertie des entreprises ou la fixité des savoir-faire, et sur les responsabilités qui reviennent aux divers acteurs de la construction. Au fond, qui décide quoi ? Les prescriptions des architectes sont-elles vraiment à l'origine des évolutions des dimensions et des qualités techniques de la brique comme Laura Girard le laisse entendre (169) ? Lorsqu'on lit que l'appareillage en panerresse a la préférence des architectes sur l'appareillage flamand qui nécessite la découpe d'une brique en deux, s'agit-il vraiment d'un choix esthétique, comme elle le suggère, ou plus simplement économique ? Par ailleurs, des confrontations avec d'autres régions auraient permis d'enrichir et de préciser certaines hypothèses. Un regard sur la région parisienne, par exemple, aurait démontré une présence récurrente de la brique dans les édifices communaux, en particulier scolaires, relativisant dans ce cas l'originalité du Midi toulousain.

La troisième partie est consacrée à « l'écriture architecturale des façades de briques ». C'est elle qui m'a le plus intéressée, tout particulièrement le chapitre neuf dans lequel est évoqué le renouvellement culturel postulé d'entrée de jeux comme le pendant du renouvellement technique. En une cinquantaine de pages, Laura Girard expose comment, à la faveur de l'expansion du tourisme et de l'affirmation concomitante d'identités régionales dans tout l'Hexagone, Toulouse est baptisée « Ville rose », faisant de la couleur de la brique le trait caractéristique de son paysage urbain. Elle décrit une évolution culturelle qui, engagée au début du XX^e siècle avec la fondation de la société des artistes méridionaux en 1905, gagne en ampleur dans les années trente, avec la création de revues telles que *L'Art méridional*, et culmine dans les années quarante avec l'institution d'un service municipal d'esthétique urbaine. On y voit ainsi Jean-Louis Gilet (1902-1964), le futur directeur de l'École régionale d'architecture de Toulouse, y prendre des positions que l'on aurait aimé voir mettre en relation avec celles qu'il a eues en tant que constructeur. D'une façon générale, il est dommage que l'exposé de ce contexte culturel n'ait pas été articulé à la partie précédente et reste en marge des analyses du bâti qui constituent l'essentiel de la thèse. Grâce aux éléments pertinents dégagés de ce contexte, de nouvelles interrogations auraient pu jaillir et susciter l'élaboration d'une problématique. Quels usages les tenants du régionalisme ont-ils fait de la

brique, ce matériau revendiqué comme local ? Quels architectes ont-ils eu recours à la brique foraine et à la brique de Dizy importée de la Marne ? Leurs choix peuvent-ils s'expliquer en partie par leurs origines ou par leurs convictions ?

Si les deux dimensions technique et culturelle de l'architecture ont été justement mentionnées dans le dessein de cette thèse, il est dommage que leur étude n'ait pas été articulée. La conclusion, qui suggère de poursuivre des recherches centrées non plus sur des édifices mais sur des architectes, et qui mettent en relation leurs projets, leurs pratiques et leurs convictions, laisse penser que Laura Girard a entrevu les limites de sa démarche. Est-ce bien ainsi que l'on doit l'entendre ? Je terminerai en soulignant l'importance du travail accompli et le soin avec lequel il a été présenté, et en incitant Laura Girard à poursuivre les pistes ouvertes par ces premières recherches.

Madame Antonella Mastrorilli, deuxième rapporteur, professeure à l'École nationale supérieure de Lille poursuit en revenant sur la forme du dossier, composé d'un volume de 606 pages La thèse (440 pages de texte) est organisé en trois parties répondant à trois axes principaux : matériau, parti constructif et expression architecturale. Chaque partie se compose de trois chapitres. Cinq annexes (p. 489-597) apportent des éléments de compréhension supplémentaires à la lecture (en particulier l'Annexe 4). La bibliographie, scandée par thèmes, distingue de manière formelle les ouvrages imprimés, les travaux de recherche (en littérature grise) et les articles. L'ensemble du dossier est soigné, agréable de présentation et de lecture, riche en références et en documents iconographiques.

L'étude est précédée d'une généreuse introduction de 68 pages dans laquelle Mme Girard présente l'état de la question, définit l'objet d'étude en inscrivant les évolutions techniques et esthétiques de la construction en briques dans le contexte de l'architecture du Midi toulousain. En particulier, la période de l'entre-deux guerres est analysée et contextualisée à partir de différents points de vue (culturel, économique, technique, esthétique). Dans cette introduction la candidate précise aussi la problématique, les hypothèses de recherche et le cadre méthodologique permettant l'élaboration d'un corpus de bâtiments qui sera mobilisé dans la thèse. La démarche qui a amené à la construction et à la sélection du corpus est très détaillée ainsi que le protocole d'analyse et de traitement des données mis en place. Ce corpus est large (80 unités bâties), et son élaboration représente une tâche importante. A la fin de l'introduction la candidate décrit l'état des connaissances en matière d'approches méthodologiques à la matérialité et propose sa propre approche définie « Matérialité épaissie ».

La première partie de la thèse inscrit une lecture technique de la brique de terre cuite dans le contexte spatio-temporel du Midi toulousain de l'entre-deux guerres. Dans un premier temps les prescriptions des architectes sont mises en regard avec la production des briqueteries. Le processus de modernisation des briqueteries est ici présenté comme une réponse aux nouvelles exigences et comme propulseur des avancées techniques et du développement de nouveaux produits. Le passage de la brique foraine traditionnelle à la brique standardisée et le panel de produits qui se dégage de l'évolution de la première sont ainsi analysés. Enfin, dans le passage à la modernité les degrés de persistance de la tradition sont mis en exergue par rapport à la production des architectes. Deux essais de définition de la brique foraine et de la brique dite « moderne » concluent cette première partie. Le rôle architectonique et la perte de ce rôle dictée par l'introduction du ciment armé dans l'ossature.

Dans la deuxième partie de la thèse la candidate interroge le parti constructif et la mise en œuvre des briques pour la réalisation d'une façade en brique apparente. Ici différents partis constructifs sont interrogés ainsi que les variables majeures des différents projets analysés. Deux voies parallèles semblent se dégager : la persistance de la brique traditionnelle (foraine) dans un processus qui se veut quand même évolutif et l'introduction de la nouvelle brique. Ces deux voies et leurs déclinaisons (continuité, adaptation, hésitation, contradiction, renouvellement, etc.) génèrent différentes solutions dans les partis constructifs des architectes que Mme Girard cherche à comparer et analyser.

La troisième partie analyse le parement en briques du point de vue technique, constructif et esthétique. Le point de vue de l'image véhiculée par les différents vocabulaires architecturaux des architectes actifs dans l'entre-deux-guerres est abordé à l'échelle de l'édifice (en termes de réponse à un programme spécifique, un contexte urbain défini, un architecte, un commanditaire) mais aussi à l'échelle urbaine.

Dans la conclusion la candidate reprend la question de la recherche, dresse un bilan des choix méthodologiques et présente les résultats au regard des hypothèses de recherche. Des ouvertures sont proposées surtout au regard d'une étude prenant en compte les nuances générationnelles des architectes en termes de carrière et de formation. Cette piste est très prometteuse.

Ce travail montre d'indéniables qualités : La thèse est écrite dans un langage clair et simple. Le propos de Laura Girard est très bien mené, documenté et convainquant et témoigne d'une bonne connaissance de l'histoire de l'architecture d'entre-deux guerres et de l'histoire de la construction du XX^e et du XIX^e siècle. La présentation du travail est harmonieuse et soignée. Les références et légendes sont tout à fait explicites et précises. La rigueur

scientifique du propos se trouve confortée par une mise en page qui permet de passer facilement du texte à l'image, et du propos à la représentation. La richesse des documents présentés témoigne d'ailleurs d'un important travail de recherche en termes de dépouillements des fonds d'archives.

Antonella Mastrorilli livre ainsi quelques remarques, questions et suggestions.

- Le débat entre tradition et modernité ainsi que la question des valeurs que ces deux catégories véhiculent, en termes d'image du monde, semble être presque uniquement filtrée par les caractéristiques des briques (couleurs, dimensions...) ou de leur mise en œuvre, et manque d'un cadre interprétatif général portant sur les significations de cette confrontation. Vu le caractère topique de ce débat, cette ouverture aurait pu apporter des éléments intéressants (*cf.* p. 371-372 où certains éléments de ce contexte sont mobilisés, par exemple le terme *méridional*).
- Deuxièmement, si on saisit finement le choix du corpus et les relations que la candidate établit entre le processus de conception et les logiques constructives et expressives, on peut aussi regretter que la réflexion reste trop interne au régionalisme du Midi toulousain avec des rares ouvertures à d'autres contextes qui auraient permis d'oxygéner le propos mais qui auraient aussi permis des regards croisés et une re-contextualisation de ce régionalisme.
- Pour finir, à côté d'une approche simultanée et comparative que la candidate définit d'holistique, et qui semble avoir fondé le propos, Mme GIRARD glisse une autre approche à la page 72 qu'elle définit comme « Notre approche méthodologique : la matérialité épaissie ». Cette catégorie qui, parmi d'autres, offre une clé de lecture intéressante et originale de la Matérialité (*cf.* CT n°15 du LACTH, *Matérialité*), n'est pas suffisamment développée. Or, s'il s'agit d'une approche structurante de ce travail, comme la candidate le présente, cette question aurait mérité plus d'arguments, à l'écrit comme à l'oral.

C'est sur l'ensemble de ces questions que le travail aurait mérité d'être plus réflexif.

En conclusion Mme Mastrorilli félicite le travail courageux et minutieux de Laura Girard portant sur l'ensemble du patrimoine en brique dans le Midi toulousain. Sa démarche scientifique et didactique et la base de données cataloguant les édifices examinés, fournissent un dossier solide et de qualité. Ce travail, qui demande d'être davantage inscrit dans un cadre interprétatif théorique et réflexif, constitue toutefois un bon potentiel pour une éventuelle publication.

Après une courte pause, Monsieur Nicolas Meynen, Maître de conférence à l'Université Toulouse 2 Jean-Jaurès s'exprime à son tour. Il revient à nouveau sur la forme de la thèse de Laura Girard. Celle-ci est constituée d'un seul volume structuré en trois grandes parties comprenant 9 chapitres comptabilisant ensemble 440 pages de texte (moins une, la page 300 n'étant pas imprimée) agréablement illustrées par 302 figures. Une longue bibliographie et cinq annexes complètent cette production nourrie d'un solide appareil critique de notes de bas de pages numérotées chapitre par chapitre, dont certaines n'indiquent pas la page du document référencé. La qualité formelle de la thèse est à relever de même que la pertinence et la variété des figures dont beaucoup, des dessins techniques et des documents graphiques d'analyse, attestent de sa connaissance et de son habileté technique en matière de relevés de façade et de restitutions.

Laura Girard questionne avec finesse la réinterprétation d'un matériau très ancien dans le Midi toulousain, la brique pleine de terre cuite, dans sa matérialité et son emploi en façade dans l'entre-deux-guerres, moment où des renouvellements techniques et culturels s'opèrent (le pluriel semble pouvoir s'imposer dès lors dans le titre) conduisant à de nouvelles façons de bâtir, à une production architecturale renouvelée, « moderne » en somme ! Cette histoire de l'architecture par l'entrée de la brique vient combler un vide sur la connaissance de ce matériau dans cette période à Toulouse. Elle s'inscrit à la croisée de trois grands domaines : l'histoire d'un matériau, l'histoire des techniques et l'histoire de la construction, dans une période caractérisée dans la région toulousaine par le recul de la brique foraine au profit de la brique moderne en même temps que le béton armé entre en usage.

Dans une introduction qui dépasse la longueur académique, avec ses 68 pages, sont développés le parti-pris méthodologique et un panorama de l'histoire de l'architecture toulousaine de brique depuis l'antiquité. Cette deuxième partie ambitieuse se prêtait davantage à la formalisation d'un dixième chapitre, dont le contenu aurait gagné à être développé et consolidé par des aspects historiques, par des repères stylistiques et réglementaires. Nous trouvons ces éléments développés pour partie dans le chapitre 8 (p. 337 et s.) à notre sens moins approprié à ce stade de la thèse. Dans ce même registre, il nous semble possible d'interroger la pertinence du contenu de l'Annexe 4 en dehors du développement historique (par exemple, page 210). L'expression écrite peut être parfois un peu lourde et marquée ponctuellement par des fautes.

Le bornage choisi 1910–1947, qualifié de « large entre-deux-guerres » est argumenté. La première date, antérieure de 4 ans à la Première Guerre mondiale, est intéressante en soi mais elle tient à un repère incertain, à savoir la construction supposée du premier bâtiment en béton armé dans un paysage de briques. La justification de la deuxième date pouvait être appuyée sur l'intérêt de considérer les principes constructifs à l'épreuve des premières années de la reconstruction.

La présentation méthodologique exposée (p. 40) est cohérente sur le plan scientifique. Le corpus d'œuvres est extrait du gros travail d'inventaire du patrimoine XX^e siècle que Laura Girard a mené pour la DRAC Occitanie dans le cadre du CIFRE, préalablement à son entrée en thèse. Sur les 2.343 édifices repérés, la sélection s'est arrêtée (p. 43, 44, 46 et 48) sur 158 d'entre eux, en fonction de deux critères : l'emploi de la brique et la période d'étude considérée. Ce sont tous des œuvres d'architectes identifiés, ce qui conforte le qualificatif de « remarquable » que l'on pourrait appliquer à ce corpus. La répartition géographique (p. 44) en dénombre 160 et la répartition par programme (p. 44) 161 comme celle par architecte. Cette instabilité comptable se répète plus loin pour d'autres calculs : 25 projets alors qu'il y a 26 devis (p. 98) ; 17 dénominations quand nous en comptons 16 (p. 99).

Le mode opératoire est rigoureux pour parvenir à documenter chaque édifice : il couple l'étude de terrain et la recherche de données techniques dans les archives publiques (y compris la CCI) et privées à travers un filtre établi de critères. Les résultats sont reportés chaque fois sur une grille monographique dont 79 exemplaires (et non 80 !) indexés dans l'Annexe 3 (p. 491-530) constituent une sélection resserrée. Celle-ci est établie à partir du niveau de documentation et de la présence de plans d'archives. En croisant la trace matérielle et l'indice archivistique, Laura Girard parvient à faire une lecture technique de la façade sinon à émettre une hypothèse (p. 74) sur sa mise en œuvre constructive. Mais voilà, le cadre chronologique délimité au départ se retrouve, dans les faits, resserré, en raison de la documentation disponible, aux années 1922–1939. L'intention est de produire une connaissance pouvant être rapprochée du groupe de bâtiments de parenté, qui sont moins bien documentés mais le rapprochement semble fragile. Il en est de même lorsque, par manque de photographies des chantiers des immeubles, le propos est illustré par des photographies de la construction des HBM à Paris ou bien que les prix de la brique sont renseignés en référence à l'augmentation statuée à Paris entre 1919 et 1930 (p. 277).

A ce stade, sont interrogées les différentes approches de la recherche en histoire des matériaux et des techniques de la construction pour pouvoir situer le mode opératoire.

L'intention assumée de Laura Girard est de se placer à la suite de Florence de Mèredieu notamment, pour proposer une relecture de l'architecture sous l'angle du matériau (la brique dans le Midi toulousain) et des pratiques (p.66 et s.). Son ambition est de mettre en exergue les mécanismes techniques, constructifs, culturels et économiques sous-jacents au passage de la brique foraine à la brique moderne et les changements de son emploi en questionnant d'une part les architectes et leur réseau et d'autre part, en partie seulement, leurs projets (p.76 et s.). Tout en veillant à rester en dehors de l'histoire de l'art, dit-elle, elle porte une considération sur les styles.

La compréhension des mécanismes passe par la réalisation de documents « d'objectivation » et de traduction, dont la pertinence est questionnée : il s'agit de dessins (élévations entière ou de détail, quelques coupes) créés par logiciel sur la base de documents graphiques à disposition et complétés (« si nécessaire ») d'un relevé (« total ou partiel ») et des reconstitutions pour saisir les principes de composition, les proportions, les dimensions des matériaux, les détails d'ornementation.

Dans son intention d'atteindre un état constructif hypothétique argumenté le plus proche de la réalité bâtie, Laura Girard envisage sereinement l'inexplorable en déjouant la peur de Goethe d'en faire une vénération. En effet, elle a pris soin de considérer que le parti constructif peut être incertain ou que le projet validé a pu faire l'objet de modifications de détail, et d'en appeler à la prudence (p.79). Faute d'archives, elle ose poser des hypothèses de restitution du parti constructif en façade par l'intermédiaire de la représentation graphique, ce qu'elle démontre au travers de l'immeuble Duga (p. 295). La mise en réseau est formalisée par une frise chronologique, la cartographie territoriale et le relevé annuel du nombre de permis sur un mode opératoire a priori peu fiable (p. 81).

La première partie est consacrée à la brique rouge en tant que matériau. Il est démontré qu'en raison d'imprécisions dans la terminologie, des confusions sont commises tant dans les articles commercialisés que dans la qualité souhaitée des différents types de briques (p. 107). Laura Girard se demande pourquoi les architectes, les entrepreneurs et les commanditaires se tournent vers une autre brique que la brique foraine dont les premiers règlements remontent à l'époque médiévale. Dans les années 1830, la brique fait l'objet d'une remise en question dans ses dimensions et, dans sa couleur, elle est concurrencée par la brique jaune. Pourtant, elle résiste tout le long du XX^e siècle et perdure également à Toulouse plus qu'ailleurs (p. 159) face à la brique moderne. Le catalogue des briques vendues montre une modernisation de la fabrication (p. 125), elle est le reflet d'une réorganisation des ateliers.

Rien n'est exigé en matière de provenance contrairement au ciment et à la chaux mais Laura Girard ne questionne pas pourquoi la production locale est imposée dans le cahier des charges à Toulouse ou à Montauban. L'inventaire des briqueteries réalisé à partir des annuaires téléphoniques s'inscrit dans un cadre chronologique resserré aux années 1919-1935 (p. 106), celui du prix de vente des briques aux années 1919-1937 (p. 107). Les données de la recherche sont cartographiées quand c'est possible. C'est appréciable même s'il n'y a pas toujours de commentaire pour les accompagner (Fig. 55). Après un essai de définition de la brique foraine (p. 151) tout à fait complet, est définie la brique moderne (p. 158) appelée aussi brique du Nord ou brique de Bourgogne. Ses caractéristiques normalisées sous le contrôle de l'État (p. 184) sont présentées en relevant que son usage a imposé un changement dans les méthodes de métrage, de prix et de système de proportion. Le coût est un élément fondamental, comme il est justement dit, dans le perfectionnement du matériau.

La deuxième partie de la thèse est consacrée à l'étude de la structure des murs composites et aux motivations du changement constructif. Il y est question de la mise en œuvre de la brique moderne apparente en pointant les adaptations et le renouvellement des modes de construction, le rôle des architectes avec leurs attentes notamment qualitatives pour ce matériau nouveau dont la durabilité n'est pas abordée, et les changements que son emploi implique dans la conception même architecturale et spatiale.

Laura Girard appuie son analyse sur une sorte de tableau de synthèse figurant son corpus selon les modes constructifs constatés dans les documents de conception (p. 178, Fig. 75). S'il permet de mener plus loin les investigations à partir d'autres documents graphiques d'analyse, il faut observer que les vignettes ne donnent pas l'identification des bâtiments.

Sont recensés et décrits avec une acuité technique appropriée les différentes manières d'assembler les briques (Fig. 100), les types de mortier, les contraintes de la brique –en raison de ses dimensions– dans la composition des façades, la mise en œuvre des linteaux droits en ciment armé. C'est dans ces aspects que Laura Girard développe une capacité à expliciter une analyse par la représentation graphique. La question très intéressante du prix au mètre carré des différentes maçonneries (massives ou de remplissage) permet d'aborder l'organisation du chantier à des fins de productivité (les prix retenus ne sont pas datés cependant). La démonstration est faite que l'amélioration des qualités physiques et mécaniques des briques a renouvelé les pratiques de construction (par exemple la réduction de l'épaisseur des murs porteurs périphériques) dont elle qualifie certains « d'archaïques » (p. 282).

A travers la production de Montariol, architecte de la ville de Toulouse, plusieurs études de cas montrent qu'en amont du projet, le choix des matériaux à mettre en œuvre détermine la conception de l'ouvrage. Il ressort que, plus durablement qu'à Albi et Montauban, Toulouse demeure marquée par l'emploi de la brique foraine (Fig. 179). L'explication tout à fait recevable « d'une réponse culturelle et une revendication de l'identité méridionale » mériterait d'être approfondie (p. 225). A l'évidence, l'emploi de la brique moderne est plus systématique chez les architectes non originaires de Toulouse. Le questionnement sur le recours au béton armé (p. 234 et 285) dans l'architecture Midi toulousain est intéressant. Il libère un débat existant, il montre d'une part que la brique (foraine ou moderne) ne participe plus de la structure porteuse de l'édifice et d'autre part qu'elle ne disparaît cependant pas puisqu'elle devient remplissage, parement ou décoration. Le béton armé dont l'apparition dans la construction privée toulousaine est datée dès les années 1920 (la figure 181, p. 276, ne l'indique pas) serait ainsi une des causes de changements des modes de construction en brique dans le Midi toulousain. Ce matériau –qui prend des formes inédites, que la brique ne peut plus suivre (bow-windows et balcon arrondis)– offre une économie de construction (économie de volume de matériaux, économie de main-d'œuvre) tout en permettant d'augmenter la surface habitable mais aussi la proportion des surfaces vitrées quand bien même il semble qu'il n'en soit pas convenu (p. 299). Tout en rappelant que le phénomène n'est pas nouveau, Laura Girard démontre (p. 290) que les réalisations atteignent un degré de complexité constructive en raison de « l'hybridation » des matériaux qui le composent et des procédés mis en œuvre. Elle pointe le rationalisme moderne pleinement assuré dit-elle de Edmond Pilette dans ses constructions en béton armé. Cette approche stylistique pourrait prêter à d'autres approfondissements pour la sélection.

La troisième partie est consacrée à la nouvelle matérialité des façades, aux hybridations plastiques, formelles et stylistiques qui la caractérisent. Il est fait retour sur la période antérieure à la Première Guerre mondiale afin de dégager les caractéristiques du traitement de la peau (revêtements de la brique, joints par le briquetage, couleurs).

Dans un développement très intéressant, sont rappelés certains éléments culturels déjà abordés dans l'introduction, par exemple, l'art méridional (p. 19) ; la pertinence culturelle (p. 37) la symbolique de la couleur rouge (p. 18) qui l'a emportée sur la couleur rose dans l'image mentale véhiculé par le tourisme. Avant d'être adopté comme un slogan, le qualificatif « rose » appartenait au milieu poétique du début du XX^e siècle qui l'a vu naître. Il revêtait un

sens plus complexe et subtil qu'un simple attribut se rapportant au bâti. Quand Parviel dans les années 1920 (et non pas 30) ou Maurice Magne parlent de Toulouse rouge c'est pour renouer avec l'idée d'un Midi rude, violent, radical mais aussi terre de civilisation... rien à voir avec la couleur de la brique. Pour pondérer le propos de Paul Mesplé, il faut lire la préface de son ouvrage, signée de Raymond Escholier, historien de l'art, acteur essentiel de la caractérisation dans l'entre-deux-guerres de ce qu'il appelle « l'art indépendant ». Escholier manie le paradoxe en parlant d'une « ville rose et rouge ». Pouvait être également évoqué dans la thèse le rôle des Toulousains de Toulouse qui ont encouragé le retour à la vision du matériau initial et d'un point de vue patrimonial, l'encadrement administratif de protection des sites (loi du 2 mai 1930). A travers le rôle de Pierre de Gorsse à la présidence des Toulousains de Toulouse et de la commission régionale d'architecture et d'esthétique régionale, et celui de l'architecte Jean-Louis Gilet à la direction de l'office municipal d'histoire et d'esthétique de la ville, la promotion de la brique pleine en façade prend une tournure réglementaire au moment où Charles Nicod élabore son plan d'extension et d'embellissement. Sans doute aurait-il été intéressant de considérer les avis portés par ces instances sur les éléments du corpus afin de constater les premiers effets. De même, que disent le discours et le rapport de l'architecte Paul Bonamy sur les matériaux toulousains ? (p. 372-373).

La comparaison permet de constater que dans l'entre-deux-guerres, la tendance est au parement brut régulier en façade de manière à exposer la disposition des briques (p. 308). La brique est sans défaut, le traitement de la peau disparaît tout comme le briquetage, la couleur tend vers l'uniformisation, l'esthétisation est subtilement exprimée dans les profils des joints (p. 321) dont un inventaire des types est établi et matérialisé à travers le tableau général du corpus (p. 322) et des représentations graphiques pour chacun.

Dans le dernier chapitre, Laura Girard prend du recul pour regarder la façade dans son ensemble. Il est consacré à sa composition et à l'expression architecturale qui s'en dégage. Malgré l'élément répété d'un même module d'une teinte similaire et d'un aspect équivalent, les caractéristiques de ces profils induisent des rendus plastiques différents et un renouvellement des formes. A l'appui de nombreux documents graphiques, un catalogue des façades prend forme. Le découpage chronologique choisi –qui n'est pas explicité– montre des questionnements distincts pour chacune des tranches comprenant plusieurs édifices: diversité stylistique, édifices communaux, groupes scolaires, habitations, modernité et régionalisme. Il faut toutefois se garder dans ce jeu des rapprochements de mettre sur un même plan un groupe

scolaire et une centrale électrique ou un château, les programmes n'étant pas les mêmes (p. 388 et 389) et les finalités non plus.

Les planches ainsi réalisées par ses soins sont éclairantes sur la richesse stylistique de la période. L'analyse pourrait gagner en développement. Par exemple, il semble qu'avec Léon Jaussely (p. 388), nous assistions à un changement de style dans l'architecture toulousaine (Gilet, Thuries, Darroquy lui emboitent le pas) ; à partir de 1928, les fenêtres segmentaires sortent des usages tandis que les toits terrasses font leur apparition (Jaussely) dans l'architecture scolaire puis en 1933 dans un immeuble d'habitation (Thuries) ; en 1939-1947, un autre tournant opère, caractérisé par un retour à des façades fortement marquées par l'emploi de la brique rouge au niveau des étages et une présence effacée des balcons (contrairement à la période 1936-1938). Il serait intéressant de considérer l'origine et la formation des architectes afin de montrer l'apport extérieur à ce renouvellement architectural qualifié par une stéréotomie maîtrisée à partir de matériaux choisis. Partant de la diversité formelle et stylistique observée, Laura Girard dégage les traits caractéristiques de compositions de façade (p. 402), elle définit aussi le registre ornemental (p. 417) qui participe des finitions mais les données auraient gagné à être quantifiées et comparées. Elle constate un certain dépouillement par rapport aux décors et modénatures en usage au siècle passé, voire l'absence de registre ornemental et une recherche de la planéité (encadrement des baies sans relief par exemple). Jeux d'assemblages parfois complexes et en relief des briques, calepinages et motifs d'appareillages, jeux de peau ton sur ton, combinaisons de briques différentes révèlent des effets optiques en façade grâce à des contrastes d'ombres ou de figures géométriques (poste Saint-Aubin, Léon Jaussely ; immeuble Duga, Bernard Darroquy ; centre d'amplification EDF à Montauban, André Moinault ; poste centrale de Toulouse, Pierre Thuries ; groupe scolaire Villegoudou de Castres, Georges Benne).

En empruntant de nombreux chemins qui s'entrecroisent pour mieux vérifier ses conclusions, la thèse de Laura Girard questionne largement la brique rouge, sa résistance alors qu'aucun règlement n'en donne l'obligation, son renouvellement, sa mise en œuvre en façade (remplissage, parement) dans un cadre temporel finalement plus réduit que le titre ne l'annonce.

La recherche est aboutie dans l'ensemble de l'étude technique où Laura Girard démontre de solides qualités de dessinatrice. Elle souffre de trop de détails parfois, ponctuellement d'un manque de justesse en matière comptable, d'imprécisions aussi lorsque les édifices utiles aux statistiques ne sont pas nominatifs (p. 227, 244, 246) ou quand l'analyse

des graphiques issus du corpus n'est pas éclairée par une approche statistique des données (Fig. 179, 180). Malgré ces défauts, ce travail pourrait prétendre à prendre la forme d'une publication tant le sujet comble un vide sur la connaissance de la brique en Midi toulousain dans l'entre-deux-guerres.

Laura Girard a une grande qualité, l'honnêteté scientifique, ce dont nous pouvons la féliciter. Elle le démontre quand elle dit qu'elle ne fait pas de l'histoire de l'art, quand elle exprime que l'échantillonnage auquel ses critères l'ont conduite peut fausser les résultats (p. 276). Elle a raison, le corpus est établi sur un inventaire patrimoine XX^e siècle ! Les ouvrages du corpus incarnant la modernité en Midi toulousain ne sont pas légion et donc pas représentatifs de la construction dans son ensemble au vu du nombre de demande de permis sur la période d'étude. Elle conclut avec une prise de hauteur sur le sujet en ouvrant une piste de réflexion sur les liens entre architectes, commanditaires et briqueteries qu'elle cartographie (Fig. 303) mais ne commente pas. Passé 1945, où les années sont à la reconstruction, y a-t-il des changements majeurs dans les principes constructifs ? Voit-on le déclin des ornements ? Alors oui, comme elle en exprime l'intérêt, il y a matière à approfondir les trajectoires de certains architectes –et nous rajouterons de certaines entreprises– pour comprendre l'origine de leurs apports dans le renouvellement technique de l'architecture de brique. Il y a une autre thèse à écrire, celle qui interrogerait la production plus traditionnelle, celle qui ne serait pas « remarquable », celle dont on ne connaît pas le nom des architectes non plus.

Valérie Nègre, professeur à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et présidente du jury remercie les directeurs de la thèse de Laura Girard : Enrico Chapel et Françoise Leblanc, de leur invitation. Elle fait part du grand plaisir qu'elle éprouve à voir venir en soutenance un travail dont elle a pu suivre la progression. Valérie Nègre rappelle qu'elle a croisé Laura Girard à plusieurs reprises : d'abord lors d'une journée d'études doctorales (« Architecture et construction », Institut national d'histoire de l'art, 2017) dans laquelle la candidate présentait sa thèse. Ensuite lors de conférences et enfin au moment de son comité de thèse. Dans toutes ces occasions, Valérie Nègre a pu constater la curiosité et l'ouverture d'esprit de la candidate, ainsi que sa capacité à se saisir des différentes références qui lui étaient données. C'est aussi un grand plaisir de voir qu'à Toulouse, les jeunes architectes se préoccupent du patrimoine en brique.

Le choix du sujet est particulièrement intéressant. On ne disposait pas d'enquête générale sur la brique du Midi toulousain dans la première moitié du XX^e siècle. Or durant

cette période les techniques de construction connaissent un renouvellement sans précédent. D'une part la brique toulousaine est concurrencée par la brique de petit format (nommée parfois localement « brique de Bourgogne »), d'autre part elle est associée progressivement au béton armé. Du point de vue de l'architecture, la période de l'entre-deux-guerres est aussi marquée par un double mouvement : un mouvement régionaliste en faveur du matériau et un développement de l'architecture dite « moderne ». La thèse vient ainsi combler une lacune historiographique, ce qui justifie pleinement le bornage chronologique et géographique. Ponctuellement, l'auteure sort de ces bornes pour éclairer ses démonstrations en rappelant, par exemple, comment la brique était utilisée dans la période précédente.

La thèse est organisée en trois parties, selon un découpage qui ne semble pas si judicieux. L'idée de séparer ce qui regarde la matériau, la mise en œuvre et « l'écriture architecturale des façades » conduit à de multiples redites. L'introduction (69 pages) présente de manière claire et détaillée l'approche spécifique mise en place pour cette recherche, menée dans le cadre d'une Convention CIFRE. Laura Girard expose comment elle est passée de la mission d'« *Inventaire du patrimoine architectural et urbain du XX^e siècle de la région Midi-Pyrénées* » réalisée pour la Direction régionale des affaires culturelles (2013 - 2015) à une thèse portant exclusivement sur la brique. Les choix qui conduisent la candidate à ne retenir que 158 édifices, puis à n'en étudier que 80 (construits en brique, par des « architectes », et documentés par des archives) sont clairement exposés. Ces choix auraient pu être davantage discutés, mais il convient ici de souligner l'ampleur des sources dépouillées dans les archives départementales (Ariège, Aveyron, Haute-Garonne, Lot, du Tarn, Tarn-et-Garonne, Hautes-Pyrénées) ainsi que dans les archives municipales et communales de ces départements.

L'approche « empirique » revendiquée par la candidate est en réalité le fruit d'un « protocole » très précis qui exploite pleinement des habiletés pratiques et historiennes. La recherche part des bâtiments existants. Ceux-ci sont d'abord examinés *in-situ* avec les outils de l'archéologue du bâti (relevés, dessins, campagnes de photographies). La bonne maîtrise du relevé, du dessin, de la photographie et de la visualisation spatiale des données est à souligner. Les 303 figures reproduites dans la thèse, parfaitement légendées, témoignent d'une capacité, non seulement à utiliser et analyser des sources visuelles, mais aussi à en créer de nouvelles. Ce fait est assez rare pour être souligné.

Le titre de la thèse, comme les questions et les hypothèses formulées dans l'introduction, témoignent du projet de relier l'histoire de la construction à l'histoire de l'architecture (comment se conjuguent techniques de construction traditionnelles et

techniques de construction modernes ? Comment s'expriment « les valeurs de modernité et de nouveauté dans les projets des architectes ? » Comment les architectes s'approprient-ils au XX^e siècle un matériau considéré par certains comme archaïque ?). Par son approche, la thèse est donc à l'articulation de trois champs d'études : l'archéologie du bâti, l'histoire de la construction et l'histoire de l'architecture, ce qui est bien explicité dans l'introduction et qui s'exprime clairement dans la composition du jury.

La première partie propose une « lecture technique » du matériau. Laura Girard montre qu'une grande variété de briques est utilisée dans le Midi toulousain pendant la période. Aux briques foraines traditionnelles de très grand format héritées de l'antiquité (42 x 28 x 5 cm) se juxtaposent diverses nouvelles briques de petit format (22 x 10,5 x 6 cm) importées d'autres régions. L'auteure montre qu'un matériau ou une technique ne chasse pas l'autre, mais insiste sur leur coexistence. Les raisons qui conduisent à l'adoption d'une brique plutôt qu'une autre dépendent de la géographie (la brique foraine traditionnelle résiste mieux à Toulouse), du contexte culturel (les architectes natifs de Toulouse la privilégient) et de raisons financières.

La deuxième partie se focalise sur la mise en œuvre des façades en briques apparentes. Il apparaît que deux manières d'employer la brique s'opposent : la brique massive et la brique de parement. A noter une utilisation bienvenue des photographies de chantier « annotées ». L'outil permet de mettre en évidence comment sont réalisés les murs. Laura Girard montre qu'au moment où les ossatures en béton armé se multiplient, le choix de la brique foraine apparaît comme une revendication culturelle d'une identité méridionale.

La troisième partie est centrée sur le traitement des parements (coloration, forme des joints, jeux d'appareils). Le contexte culturel est ici plus longuement examiné. Notamment la création de sociétés militant pour le maintien des traditions méridionales (Société des toulousains de Toulouse (1904) ; Société des artistes méridionaux (1906) et de périodiques locaux. Cette partie met en avant l'importance des mouvements culturels. Le goût de la brique apparente revient dans l'Entre-deux-guerres elle conduit à de nouveaux partis de restauration visant à débarrasser les façades des enduits, même lorsque les briques ne sont pas de bonne qualité.

De manière générale, la question du contexte culturel local et national est évoquée tout au long de la thèse sans jamais être totalement exploré. On se demande s'il existe un « mouvement moderne » et s'il y a débat entre des clans opposés. Le découpage entre « mouvement archéologique », « mouvement art and craft », « art nouveau », n'est pas clair. Il manque des comparaisons avec des édifices en brique de petit modèle construits ailleurs.

Par exemple, l'ancien Centre d'amplification construit à Montauban en 1944 fait beaucoup penser à l'Institut d'art et d'archéologie édifié à Paris par Paul Bigot entre 1925 et 1928. Sur quels modèles s'appuient les architectes locaux ? Les questions politiques ne sont de même que très brièvement évoquées. Une partie dédiée aux contextes culturels locaux et nationaux aurait sans doute permis de mieux traiter la question.

Une autre limite du travail est de ne pas interroger la catégorie de « l'architecte » à un moment où cette profession n'est pas encore clairement définie. Il est bien noté pourtant (p. 372), que la « concurrence avec les entrepreneurs est importante ». La « maison Bernardin » reproduite p. 358, construite par l'entrepreneur Lasserre en 1912, montre clairement l'ambition de ces professionnels, trop souvent oubliés de l'histoire de l'architecture. Quelle place occupent les entrepreneurs bâtisseurs dans le marché du bâtiment (notamment ceux qui construisent et conçoivent des maisons) ? Comment utilisent-ils la brique ? S'insèrent-ils dans les associations (Valérie Nègre pense notamment à Paul Barthe à la tête des Charpentiers toulousains). Le schéma très intéressant reproduit à l'avant dernière page de la conclusion (p. 438-439) intitulé « Carte des liens entre architectes, commanditaires, entreprises et briqueteries » qui tente de visualiser des relations entre les différents acteurs mériterait une bien plus longue explication, et sur les documents qui ont permis d'établir cette « carte », et sur la méthode suivie pour l'élaborer.

Valérie Nègre aurait aussi aimé en savoir plus sur la réception de la brique à Albi ou à Castres. Comment les changements de matériaux sont-ils perçus par les usagers ? Si les guides de Toulouse sont évoqués, l'enquête pourrait être étendue à la presse quotidienne.

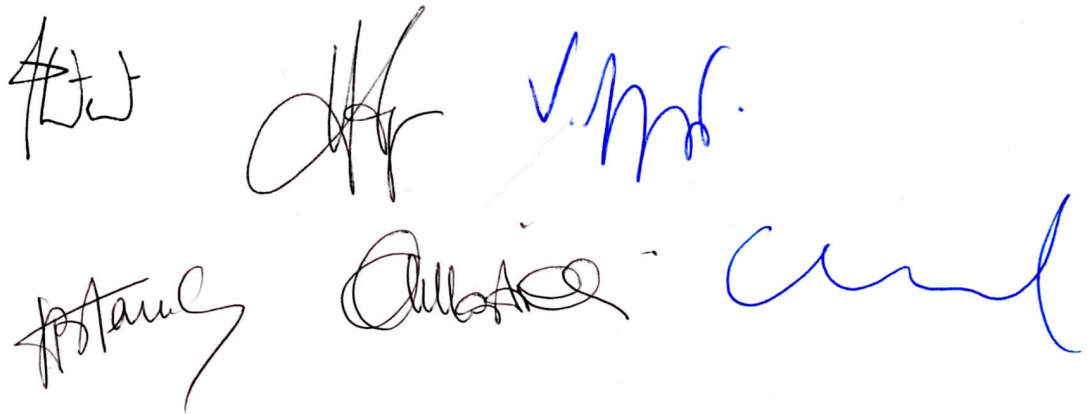
Un dernier regret est de ne pas avoir assez cité de passages extraits des documents recueillis, alors que la recherche s'appuie sur de nombreuses « sources de la pratique » inédites, comme les devis de construction, les correspondances entre architectes et entrepreneurs ou entre architectes et briquetiers.

Valérie Nègre termine par quelques remarques sur l'écriture. Celle-ci mériterait d'être retravaillée. Les maladresses d'expression sont nombreuses. Les mots « exergue » et « actualité » sont presque toujours mal employés. Des phrases ou des tournures telles « L'Auta [...] se fait le porte parole d'un changement d'attitude » (p. 374) ; « L'art déco s'est particulièrement illustré. » (p. 35), « Ce constat est décrit », (p. 122) montrent que la candidate devrait accorder plus d'attention à l'écriture. Par ailleurs, la lecture n'est pas toujours facile ; elle est notamment entravée par des synthèses de ce qui va être dit, placées systématiquement en tête de chapitre. Ces synthèses mériteraient d'être déplacées et rassemblées dans des conclusions.

Sur ces dernières suggestions, Valérie Nègre conclut en saluant le courage et la détermination de Laura Girard à mener à bien ce travail dans le cadre d'une convention CIFRE. Si, du point de vue de l'histoire, le contexte culturel et politique est insuffisamment évoqué, la thèse apporte des connaissances nouvelles et utiles sur les matériaux et les mises en œuvre. Ainsi cette thèse, qui ne relève pas tout à fait du domaine de l'histoire de l'architecture ou de celui de l'histoire de la construction réussit à montrer de manière convaincante ce que l'étude des techniques peut apporter à la connaissance de l'architecture.

La candidate ayant répondu de manière précise à toutes les remarques et demandes, après avoir délibéré à huis clos, le jury a le plaisir d'attribuer à Laura Girard le grade de Docteur.

Paris, le 2 septembre 2019



The image shows six handwritten signatures arranged in two rows of three. The top row contains three signatures in black ink: the first is a stylized 'LW', the second is a cursive 'HG', and the third is 'V. Nègre'. The bottom row contains three signatures: the first is 'Stancu' in black ink, the second is 'Alain' in black ink, and the third is a cursive signature in blue ink.